

The Forks National Historic Site
Lieu historique national de la Fourche
45 Forks Market Road
Winnipeg, Manitoba
R3C 4T6

**Des femmes fortes à la colonie de la Rivière-Rouge :
Les Soeurs Grises de 1844 à 1864**

Causerie présentée par :
Carole Boily, archiviste
Archives des Soeurs Grises

au Musée de St-Boniface

le 3 novembre 1998

Notes de présentation

- ▶ Fondation des Soeurs Grises par Ste Marguerite d'Youville à Montréal le 31 décembre 1737 (diapos)
- ▶ Mgr Provencher recherche une communauté féminine pour sa mission (diapos)
- ▶ Soeurs Grises acceptent la mission de la rivière la Rivière Rouge (Texte 1). De 38 soeurs, 14 désirent s'offrir pour la nouvelle mission
- ▶ Les quatre fondatrices (Texte 2, diapos de Coutlée et Lafrance)
- ▶ Voyage et arrivée le 21 juin 1844 des Soeurs Grises (acétate 1, diapos illustrant voyage, Texte 3)
- ▶ Conditions minables de logement (diapo de la maison de pierres, Texte 4)
- ▶ Impact de leur arrivée (Texte 5 et 6)
- ▶ Au mois de janvier 1845, Mgr Provencher les fait déménager dans son évêché où les soeurs et les enfants souffriront moins du froid
- ▶ 1845, le 5 avril entrée au noviciat de Marguerite Connolly
- ▶ 1845, le 28 août, arrivée de 2 postulantes de Montréal, Marie Withman et Cécile Cusson
- ▶ 1846 épidémie de rougeole fait rage (Texte 7)
- ▶ 1846, le 5 septembre arrivée des S^{rs} Scholastique Gosselin et Marguerite Ouimet
- ▶ L'étroitesse de leurs locaux préoccupe beaucoup S^r Valade (Texte 8)
- ▶ Construction du couvent, difficultés éprouvées par Mgr Provencher et efforts déployés par S^r Valade pour faire avancer le projet (Texte 9)
- ▶ 1847, le 31 décembre elles déménagent dans leur couvent qui n'est pas encore complété

- ▶ 1849, juillet S^r Valade part pour Montréal et ramène S^r Ouimet qui est toujours malade
- ▶ 1850, septembre, retour de S^r Valade, elle arrive avec les S^{rs} Laurent, Fisette et 3 jeunes femmes
- ▶ 1850, novembre fondation à St-François-Xavier, les S^{rs} Lagrave et Lafrance s'y rendent (diapo du premier couvent de SFX et Texte 10)
- ▶ 1851, en septembre l'intérieur du couvent est complété
- ▶ 1851, le père Alexandre Taché est nommé coadjuteur
- ▶ 1852, inondation (Texte 11)
- ▶ 1853, maladie de Mgr Provencher, soins que les Srs Grises lui donnent et son décès
- ▶ 1853, le 11 septembre arrivée des Soeurs Mary Curran et Marie-Anne Pépin et Margaret Dunn plus tard Soeur Marie-Xavier
- ▶ 1854, le 4 septembre séparation (autonomie) imposée par Montréal (Mgr Bourget) et efforts de Mgr Taché de régler ce problème
- ▶ 1855, le 5 juin départ de S^r Marie-Anne Pépin, elle choisit de rentrer à Montréal suite à l'autonomie des missions
- ▶ 1855, le 2 octobre, arrivée des S^{rs} Ste-Thérèse (Teresa McDonnell) et Marie de Bytown, en prêt de 3 ans
- ▶ 1858, réunification avec Montréal. S^r Valade revient de Montréal avec 6 soeurs: Emery (Zoé Leblanc) Adèle Lamy, Alphonse (Marie Jacques), Adéline Lassiseraye, Vitaline Royal et Hedwige Dandurand
- ▶ 1858, 28 décembre départ des S^{rs} Laurent et Dandurand pour fonder la mission de St-Norbert
- ▶ 1859, le 4 août décès de S^r Lagrave
- ▶ 1859, le 3 novembre arrivée de S^r McMullen assistante générale pour la visite officielle. Elle est accompagnée des S^{rs} Rose Clapin, Sophie Éthier et Marie-Anne Pépin

- ▶ 1860, les Soeurs acceptent d'ouvrir une école à St-Vital
- ▶ 1861, au printemps l'inondation menace encore, heureusement elle n'aura pas la force de celle de 1852. L'inondation coïncide avec les derniers jours de S' Valade qui meurt le 13 mai. S' Lafrance devient la Supérieure
- ▶ Statistiques des travaux qu'elles entreprennent à la colonie (acétates 2 et 3)
- ▶ Portraits individuels de certaines soeurs (avec diapos)

Texte 1

Entente entre Mgr Provencher et les Soeurs Grises, 19 octobre 1843

Ma Révérende Soeur,

Depuis plusieurs années je cherche à me procurer des religieuses pour donner aux personnes du sexe une éducation solide sur la religion et les autres branches qui tendent à former pour la suite de bonnes mères de famille, à enseigner la tenue du ménage, la fabrication d'étoffes, de toile, etc.; car les femmes de la Rivière-Rouge, ignorent tout cela. On ne peut pas leur en faire de reproches, vu qu'elles n'ont eu jusqu'ici aucun moyen de l'apprendre.

Vous savez déjà que j'ai porté mes vues sur votre Communauté, si capable au jugement de tous d'enseigner ces différentes branches.

Je viens donc aujourd'hui, avec l'agrément de Mgr de Montréal, vous demander trois de vos filles, pour faire une fondation à Saint-Boniface de la Rivière-Rouge. Comme je ne suis pas riche par moi-même, je ne pourrai pas offrir beaucoup à celles qui auront le courage de se dévouer à la belle oeuvre que je propose. Voici cependant, ce que je crois pouvoir leur assurer:

- 1) les frais de voyage, ce qui va sans dire
- 2) une maison proportionnée aux besoins (l'on jugera plus facilement de ceci sur les lieux) avec un terrain capable de donner les jardins et les dépendances.
- 3) une ferme de cent arpents
- 4) cinq cents louis, cours d'Halifax, que la Communauté se chargera de faire profiter, par les moyens qu'elle trouvera bons, afin d'assurer une trentaine de louis en argent, pour l'achat de l'habillement ou autres article, que le pays ne produit pas, et qu'il faut acheter pour de l'argent. Les provisions en grains et

viandes sont ordinairement abondantes. Les parents pourront payer quelque chose pour l'instruction de leurs enfants; mais ce ne sera guère qu'avec les produits du pays.

Il faut s'attendre que les commencements de cette fondation seront un peu pénibles. Je m'attends moi-même à avoir d'autres dépenses à faire à part de celles de la bâtisse. Mais je peux dire en toute vérité que mon intention est que les Filles généreuses et charitables qui viendront m'aider à remplir les devoirs de ma charge et alléger ma sollicitude sur la fin de ma carrière ne manqueront d'aucune chose nécessaire pour remplir le but de leur fondation, à moins que les moyens ne viennent à me manquer à moi-même.

Ce que je propose est convenu avec Mgr Signay Evêque de Québec et son digne Coadjuteur Mgr P.F. Turgeon; car vous savez que Mgr l'Évêque de Québec est le premier supérieur dans l'immense étendue de ma juridiction.

Si par des événements que nous ne pouvons pas prévoir, cette fondation venait à manquer, votre Communauté, en reprenant les Soeurs qu'elle aura données, pourra garder pendant leur vie, la rente de cinq cents louis mentionnée ci-dessus; et après leur mort, le capital retournera à la mission de la Rivière-Rouge.

Tout le reste de la fondation faite par la mission reviendra à la dite mission au moment du départ des Soeurs. Celles-ci pourront néanmoins disposer des augmentations qu'elles auront faites à leurs dépens dans le mobilier de la maison. Je désire beaucoup qu'une des trois parle l'Anglais et soit capable de tenir une école en cette langue. Je suis bien véritablement, Ma Révérende Soeur, Votre très humble et obéissant serviteur.

J. N. Evêque de Juliopolis

Texte 2

Soeur Marie Louise Valade

Chroniques Volume 1, page 14

« La Soeur Valade a trente-cinq ans, elle naquit à Sainte-Anne des Plaines, de parents chrétiens et vertueux, le 26 décembre 1808. Elle fit sa profession religieuse le 21 octobre 1828.

Sa taille est au-dessus de la moyenne, son maintien est grave et digne, son esprit sérieux, son intelligence est remarquable dans la gestion des affaires de la communauté, à laquelle elle prend part en sa qualité de conseillère. Depuis plusieurs années, elle a été l'aide de la Soeur McMullen, dépositaire, qu'elle remplaça quand celle-ci fut élevée à la dignité de supérieure.

Tout en inspirant le respect, la Soeur Valade obtient également la confiance. Elle est sensible et compatissante et se porte avec dévouement au soulagement des malheureux. Sévère pour le devoir, elle a néanmoins de l'indulgence pour la faiblesse et sa fermeté est tempérée par la douceur et la bienveillance. ...

Enfin, c'est bien la supérieure judicieusement élue qui fera fructifier les nouveaux talents que le Seigneur lui confie. »

Soeur Lagrave

Chroniques Volume 1, page 15

« Nous retrouvons dans la Soeur Lagrave l'aimable adolescente, la bonne grosse, on s'en souvient, que la Soeur Prud'Homme indiquait à l'ancienne Mère Coutlée, comme missionnaire future de la Rivière-Rouge.

Marguerite Eulalie Lagrave vit le jour à Saint-Charles, sur la rivière Richelieu, le 2 mai 1805, appartenant à l'une de nos anciennes et honorables familles canadiennes, à qui la fortune n'avait pourtant pas souri. Mais, elle n'en puisa pas moins au foyer de ses respectables parents, les principes de sagesse et de vertu, qui lui firent estimer les choses de ce monde à leur juste valeur. Fidèle à l'attrait de la grâce, elle renonça dès l'âge de seize ans, à tous les avantages que ses belles qualités auraient pu lui procurer dans le monde. En effet la nature s'est plu à doter cette jeune fille de dons extérieurs attrayants, qu'elle sacrifia généreusement, pour se consacrer au service des pauvres. Sa profession religieuse date du 23 décembre 1823.

Son esprit est vif et pénétrant, son humeur aimable et gaie, ses manières sont distinguées, elle gagne la sympathie de ses soeurs et fait le charme des récréations. Les personnes du dehors, avec lesquelles elle a eu quelques rapports, lui portent une singulière estime. La bonne soeur compte trente-huit ans d'âge. Depuis plus de vingt ans dans la communauté mère: sa voix puissante et suave se fait entendre sous la voûte du sanctuaire, c'est l'infatigable directrice du choeur vocal, organisant tout avec zèle et succès. Ses doigts ont de l'habileté pour les divers ouvrages d'aiguille et de goût, son aptitude pour les arts industriels est une ressource pour la maison.

Toujours semblable à elle-même, elle s'applique, avec autant de satisfaction à fabriquer de la bougie qu'à confectionner des fleurs artificielles, ou à broder des ornements d'église. Dans les travaux communs, on la voit prendre pour sa part ce qu'il y a de plus lourd et de plus pénible. Elle est sans cesse en avant, s'offrant pour soulager les autres.

N'a-t-on pas le meilleur choix pour donner une excellente assistante à la bonne Mère Valade? »

« Les deux autres sujets sont jeunes encore et ne comptent que quelques années de vie religieuse.

La soeur Anastasie-Gertrude Coulée, dite Saint-Joseph, arrière-nièce de l'ancienne mère Coulée, troisième supérieure de l'Institut, est née aux Cèdres, le 15 novembre 1819. Elle est professe depuis le 1^{er} juin 1838; elle compte vingt-quatre ans d'âge et huit années de vie religieuse.

Elle est venue joindre dans la communauté de sa tante, sa soeur aînée, la soeur Rose Coulée, qui prendra son rang plus tard parmi les supérieures de cette pieuse institution.

Toutes deux avaient hérité des vertus patriarcales de leurs respectables parents. La jeune soeur Saint-Joseph était ardente à l'action, d'un fort tempérament, qui promettait une longue vie à la généreuse missionnaire.

Joviale en son humeur, elle avait conservé quelques restes de ses espiègleries d'enfance, qui n'en rendaient pas moins agréables ses rapports avec ses soeurs.

Quand elle apprit le choix que l'on voulut bien faire d'elle pour la Rivière-Rouge, elle n'en fut pas surprise, elle désirait tant faire ce sacrifice. Elle eût été fort déconcertée qu'on n'eût pas égard à sa bonne volonté. Aussi la voit-on joyeusement à l'oeuvre pour les préparatifs du départ. »

« La soeur Lafrance est née à la Pointe-aux-Trembles de Québec, le 12 mai 1815, et elle a fait profession le 13 juillet 1840. Elle est soeur de monsieur Lafrance, prêtre et curé de Sainte-Anne.

Petite de taille, d'un tempérament frêle et délicat, elle a néanmoins du courage et de l'énergie. Sa piété profonde, sa sagesse précoce témoignent de la bonne éducation puisée au foyer paternel. Elle sera une ressource pour ses soeurs par ses bons conseils et les exemples de vertus qui entretiendront la ferveur parmi elles. »

Texte 3

S^r Lagrave à Mère McMullen

12 mai 1844

En route pour la Rivière-Rouge

« Je vous dirai premièrement que le voyage est très pénible, je m'attendais à tout cela, mais voir les choses en spéculation et en réalité sont des choses bien différentes. Cependant le bon Dieu me fera la grâce, j'espère, d'aller jusqu'au bout. Nous n'avons plus que trois portages difficiles à faire, les autres sont nombreux mais petits. Si Monsieur Doré restait avec nous, je serais moins embarrassée; mais qui me donnera la main pour m'aider à grimper sur les rochers escarpés? J'ai la douce confiance que mon bon Ange me prêtera ses ailes et tiendra mon pauvre coeur dans son assiette; car depuis notre séparation des Iles Dorval, il n'a presque pas cessé de palpiter; nous n'avons presque pas dormi notre Mère et moi depuis notre départ; nos deux soeurs s'en acquittent assez bien, ma soeur St-Joseph surtout, car elle dort la nuit et le jour. Nous avons eu du mauvais temps presque continuellement; quand il ne pleut pas, le vent est contraire, ce qui retarde beaucoup notre marche. Ensuite, quand il faut camper, nous sommes ordinairement pénétrées par la pluie, ou transis de froid. On fait un grand feu, il est vrai, mais pendant qu'un côté brûle, l'autre gèle; on monte de suite la tente, on étend un prélat, une couverture pardessus, et voilà le lit fait; jugez si nous y sommes à la fraîche, surtout quand il a plu tout le jour et qu'il pleut toute la nuit, ce qui arrive fréquemment. Notre maison de toile ne nous met pas toujours à couvert des injures du temps; souvent l'eau entre partout, nos hardes de dessus et de dessous se trouvent toutes mouillées; pour moi, il est rare que je me déshabille, par ce moyen je n'ai que ma cape de mouillée. Nous nous couchons ordinairement à dix heures et nous nous levons vers quatre heures du matin, selon le temps qu'il fait. Nous sommes nourries avec du boeuf salé, du jambon, du beurre, du saucisson, du poisson, du thé, sans lait, bien entendu, et des biscuits. Si nous avons bien des

misères, nous avons aussi bien du plaisir, surtout aux repas...

Tous les voyageurs m'appellent "la grosse soeur mauvaise", parce que je les sermonne beaucoup, surtout les "jureurs"; cependant nous n'avons qu'à nous louer de leur conduite à notre égard; ils sont polis et complaisants, autant qu'on peut le désirer des gens de cette classe; ils disent le chapelet avec nous dans le canot, et le soir nous les réunissons à la porte de notre tente pour faire la prière et le mois de Marie...

En vous parlant de Monsieur Doré j'ai oublié de vous dire qu'il a toujours trouvé le moyen de nous faire débarquer sans nous faire porter par les hommes...

Il ne nous est encore arrivé aucun accident fâcheux; les portages sont quelquefois longs et fatigants, surtout pour moi, quand il faut monter et se faire un chemin à travers les branches, passer les rivières sur des arbres secs, ce n'est pas toujours drôle...

Si les portages ne me fatiguaient pas tant, on dit que je serais la meilleure voyageuse du monde: car je n'ai peur de rien, excepté des serpents. Sur le rocher où nous sommes aujourd'hui, nous avons tué trois serpents d'eau et un autre dont je ne connais pas l'espèce; c'est pour la deuxième fois que nous campons avec eux et les couleuvres; hier soir, c'était avec les crapauds; ils venaient sauter sur notre tente, mais nous avons pris nos précautions pour qu'ils n'entrassent pas; nos hommes en ont été bien incommodés. Je reviens à notre voyage : Mr. Doré a une grande compassion de ma grosseur, et comme il voit que je ne suis pas peureuse, il me laisse dans le canot pour sauter quelques rapides qui ne sont pas trop dangereux, je trouve cela plus agréable que de marcher. Notre bonne soeur Lafrance n'est pas aussi brave, car quand nous traverserons de grands courants qui, malgré la force de quatorze hommes emportent le canot de l'autre côté de la rivière; la chère soeur en est toute ratatinée, et moi je ris et cela me plaît. Hier nous avons sauté plusieurs rapides assez

dangereux, les bouillons venaient frapper sur mon chapeau. Nos voyageurs faisaient des cris de joie, tandis que nos jeunes soeurs étaient pâles et courroucées de ce que je n'avais pas peur...

J'ai eu le malheur de faire une chute en embarquant dans le canot; le pied gauche m'a glissé entre deux roches, et tout le poids de mon corps dessus; la douleur fut si vive que je croyais l'avoir cassé; deux hommes ont été obligés de me relever et me porter dans le canot. Cet accident m'est arrivé le 13, et depuis ce temps je souffre des douleurs bien vives, il faut me porter le pied qui est très enflé...

Je ne puis continuer, car je souffre beaucoup et je suis gelée. »

Texte 4

S^r Valade à Mère McMullen

le 5 juillet 1844

« Vous ne sauriez croire l'ouvrage que nous avons eu, et que nous avons encore depuis que nous sommes arrivées. D'abord, Monseigneur nous a donné sa vieille maison qui est vraiment l'Étable de Bethléem. Il l'avait pourtant fait nettoyer pour nous recevoir, mais c'était à la façon du pays. Ce saint homme a été bien surpris quand je lui ai dit qu'il fallait la nettoyer, néanmoins, il nous a donné tout ce qui était nécessaire pour le ménage, mais pas de femmes de journées, car il n'y en a pas qui y vont, il a fallu le faire nous-mêmes avec l'aide de quelques petites filles de l'école qui venaient nous aider de temps en temps. C'était une maison qu'il fallait bousiller, raccommoder et calfeutrer comme nous pouvions et avec cela, il a fallu préparer deux prêtres qui sont partis pour les missions; et nous qui n'avons que ce que nous avons apporté avec nous. Enfin, nous n'avons pas encore de paillasses pour toutes. Je vous assure que nos nuits ont été courtes depuis que nous sommes parties. Notre pauvre soeur Lagrave est mieux, sans être encore capable de marcher. Nous prenons un peu de temps pour la soigner; tout cela ne nous repose pas. Il faut que la grâce soit bien forte pour nous soutenir au milieu de tant de fatigue, car avec cela nous sommes bien, excepté quelques faiblesses d'estomac qui viennent se faire sentir comme à l'ordinaire, mais avec cela je soutiens la fatigue comme les autres. »

Elle continue sa lettre en parlant de Mgr Provencher:

« c'est vraiment curieux de la voir, il est toujours inquiet et demande si nous avons tout ce qu'il nous faut. Il prévoit tout, et prévient tout, il est comme un bon Père avec ses enfants. Si nous travaillons fort, nous mangeons bien, nous avons une très bonne nourriture. Il nous a mis libres de prendre ce que nous avons besoins dans son grenier, sa cave et sa laiterie; il craint toujours que nous nous gênions. »

Texte 5

S^r Lagrave à Mère McMullen

22 juin 1844

« Je suis obligée recevoir les nombreuses visites que nous font les femmes du pays; elles viennent par bande de dix à douze, et vous comprenez qu'elles n'entendent guère l'étiquette. Leurs visites sont très longues... »

S^r Lagrave à la Maison mère

25 juin 1844

« Je reçois continuellement des visites des femmes du pays qui sont très anxieuses de nous voir. Depuis que j'ai commencé cette lettre, en voilà déjà trois qui ont été assez longues; vous voyez si c'est commode d'écrire ici. »

“Elle (S^r Lagrave) se démontre une femme de multiples talents, elle enseigne la musique et organise une chorale pour l'Église. De cette façon, le centre missionnaire qu'est St-Boniface devient une place beaucoup attrayante. Quand l'église est finalement complétée, l'Évêque demande au Soeur Grises d'aider avec sa décoration. Elles décorent donc les murs, et peignent des scènes religieuses et fabriquent des statues pour embellir l'édifice, toujours en tenant compte des métiers qui favorisent beaucoup les couleurs et le mouvement.”

Joseph Norbert Provencher, Dennis King dans la série *Manitobans in Profile*, 1982, Peguis Publishers Ltd. Page 33 (ma traduction)

Texte 6

S^r Valade à Mère McMullen

? juillet 1844

« Nous avons commencé les classes le onze du courant, suivant la méthode des Frères, et ça va très bien. Les enfants s'y accoutument bien aussi, plus que nous nous attendions. Monseigneur désirait que nous prissions les petits garçons, disant que, il vous en avait parlé. Quand nous avons vu l'ignorance si grande et que les parents désiraient nous les mettre entre les mains, nous avons consenti à nous en charger. Je vous assure que c'est une grande charité que d'instruire les enfants de ce pays, ils sont si ignorants!

La plus grande partie, à l'âge de 10, 12, 14, 15, ans ne savent pas encore "Mon Dieu, je vous donne mon coeur". Croyez-vous que ce n'est pas pitoyable? L'école des petits garçons a commencé le 23 du courant, sous la direction de ma soeur St-Joseph qui s'en acquitte très bien. Ma soeur Lafrance a les petites filles, et elle s'en acquitte très bien aussi. Nous avons 43 enfants, et Monseigneur pense que nous redoublerons ce nombre quand les chasseurs seront de retour, ce qui sera à peu près dans un mois. Nous prenons pour chaque enfant vingt sous par mois et une corde de bois pour l'hiver.

Ce prix est médiocre, mais nous sommes obligées de nous conformer à la pauvreté du pays. Il n'y a que l'argent de rare, c'est bien le principal si vous voulez, mais le reste est abondant. Il y a encore cette année apparence d'une belle récolte; le blé est a pleine clôturé, c'est vraiment beau de le voir. Les parents sont très contents de nos écoles et trouvent que nous ne prenons pas cher pour la peine que nous nous donnons; il montrent beaucoup de zèle pour l'instruction de leurs enfants et ont une grande confiance en nous. Ils viennent nous parler pour leurs enfants, et nous disent

de les corriger, et de ne pas les épargner, qu'ils sont persuadés que nous leur ferons pas d'injustices; nous sommes vraiment encouragées par la docilité des enfants. Nous sommes obligées de leur donner six heures, tant pour l'école que pour le spirituel, et avec cela il faut faire notre ouvrage, de plus, le soin de l'Église, de la sacristie et de Monseigneur. Nos soeurs St-Joseph et Lafrance en sont chargées; des petits garçons leur aident pour le balayage, et votre pauvre servante s'occupe de la visite des écoles de répondre aux parents, de tenir les registres, les comptes des enfants, de voir aux ménages, de laver le linge, les planchers, etc. »

Soeur Lagrave à la Maison de la Mère

18 juillet 1846

« Il est temps que je vous fasse part de la triste position où nous sommes depuis quelque temps: le bon Dieu a levé son bras sur notre pauvre pays! L'Ange exterminateur frappe à droite et à gauche, sans distinction, enfin nous sommes sous l'empire et le règne de la mort, la rougeole qui depuis 27 ans ne s'était pas montrée ici, est venue nous rendre visite; elle parcourt le pays depuis deux mois, et tous ceux qui ne l'avaient pas eue à l'époque précédente, ainsi que ceux qui sont nés depuis l'ont prise. Dans toutes les maisons sans exception il y a des malades; il est certain que cette maladie est un fléau dont Dieu se sert pour éprouver ou châtier notre pauvre peuple; car tous les remèdes appropriés à la maladie ne font rien ou presque rien. Vous ne sauriez croire la peine que j'éprouve en ce moment de voir ces bonnes gens me tendre les bras avec la plus grande confiance, et me demander des secours qu'il m'est impossible de leur procurer; j'en vois tous les jours la terreur peinte sur la figure, et d'autres les joues inondées de larmes, me répéter cette phrase plaintive dont l'accent déchire et perce le coeur: "Ma soeur, le Docteur n'a pas de remède, et vous non plus, qu'allons-nous devenir?" Il faut donc se résigner à mourir. Je tâche de les encourager du mieux qu'il m'est possible; je fais aussi tout ce dont je puis m'imaginer pour les soulager, ce qui a réussi quelque fois quand les malades prennent les précautions requises. ...

«Je suis du matin jusqu'au soir auprès de nos pauvres malades, pour les soigner, les consoler, les encourager et les assister dans leurs derniers moments. Tous les jours sans y manquer, il y a un service funèbre ou grand'Messe; et depuis longtemps, les dimanches exceptés, votre servante est la seule chantre de la paroisse; je soutiens tout cela sans en être trop incommodée, j'attribue cela aux prières que vous faites pour moi; continuez, mes très chères soeurs, car dans la position où nous sommes, mes soeurs et moi, en avons grandement besoin»...

Soeur Valade à la Maison mère

le 23 novembre 1846

« La privation de notre maison m'a fait de la peine. Il y a quelques jours, une vieille sauvagesse, pauvre, infirme, sans parents, sans secours, mais bonne chrétienne, est venue me trouver me disant avoir été jetée hors de la maison, où elle était, depuis quelques temps; me faisant connaître, comme elle le pouvait, en mauvais français, d'avoir soin d'elle; je la consolai comme je le pus en lui promettant de lui chercher une place, en attendant que je puisse la prendre, ce que j'ai fait aussi, mais je n'ai pu réussir à le faire près de l'Église; elle sera donc privée des secours spirituels, pour lesquels je me tourmentais le plus; je ne puis demander à Monseigneur de la placer ici, notre maison est pleine comme un oeuf. Quoique cette pauvre femme soit éloignée, je lui porte les secours que je puis lui procurer. »

Construction du couvent à l'automne 1846 Chroniques Volume 1, page 173

« La supérieure, S^r Valade, s'étant ainsi déchargée de beaucoup de soins, peut maintenant s'occuper plus spécialement de la construction du couvent, qu'on a abandonnée durant l'épidémie et qu'elle veut remettre à l'oeuvre. Elle déploie une si grande activité, qu'elle a la satisfaction de voir terminer, avant les froids, les fondations et la boiserie d'une cave spacieuse, et donne les portes et les châssis à l'entreprise. Des ouvriers, écrit-elle, vont préparer cet hiver, le bois nécessaire à la couverture et aux planchers. Les châssis sont faits, les portes seront bientôt terminées. Si le bon Dieu le permet, nous pourrons nous abriter sans retard l'année prochaine. »

S^r Valade à Mère McMullen

16 juillet 1847

« Comme nous avons un peu l'espérance d'aller habiter notre maison cet automne, voilà qu'on vient me dire que notre bois de sciage est brûlé, et puis personne en a pour le remplacer... Il faut maintenant attendre la bonne saison pour en couper et scier d'autre, et le faire sécher avant de s'en servir. Je vous assure que cette nouvelle m'a fait pleurer... Je crois même avoir fait des reproches à St Joseph : je lui avais mis cette bâtisse entre les mains, et il laisse brûler notre bois! Il y en avait de rendu ici, et les ouvriers me disaient qu'il y en avait pas assez pour finir; je dis au Conducteur : travaillez toujours, employez ce qu'il y a, et après cela nous verrons; mais il me répondait qu'il y en avait pas assez pour la couverture, il ne la commencerait pas parce que le vent jetterait tout à terre. Alors j'allai compter les planches; je ne sais si St Joseph les a multipliées, j'en trouvai un nombre assez grand pour contenter mon Conducteur. »

« Nos chères soeurs Lagrave et Lafrance acceptèrent, avec un louable empressement, d'aller ouvrir cette mission sans ressource aucune, disant plaisamment : C'est à nous de partir, puisque nous sommes plus aguerries que nos jeunes soeurs aux fatigues et aux privations. Donc, le 5 novembre, fortes de leur dévouement et de leur charité, nos chères soeurs quittaient la maison de St-Boniface, qu'elles avaient vu bâtir et où elles commençaient à jouir du fruit de leurs travaux et de leurs sollicitudes, pour aller se dévouer de nouveau, dans un dénuement complet, d'abord à l'éducation des enfants puis au soin de l'église, de la sacristie à l'économie domestique du presbytère, à la visite des pauvres et des malades. »

L'inondation de 1852

Chroniques Volume 1 pages 253 à 257

« Au mois d'avril, la glace partit avec fracas et causa des dommages considérables dans les endroits bas. L'eau montait toujours; les rivières débordèrent dans la plaine. Pressentant une inondation générale, nous nous hâtâmes de mettre en sûreté, notre provision de bois de chauffage, nos perches. Toutes, soeurs, filles, élèves mirent la main à l'oeuvre avec une persévérance et un courage étonnants. Nous fîmes une quantité de biscuits secs, pour remplacer le pain durant l'inondation et comme on fut obligé de les faire cuire dans le four de l'évêché, le nôtre ne valant plus rien, il arriva que nos soeurs, qui les transportaient à la communauté dans une brouette, furent tout à coup cernées par l'eau, de sorte qu'elles ne purent arriver au couvent à pieds secs.

Nous avions, au préalable, sorti de notre cave, tout ce que l'eau pouvait endommager. ...

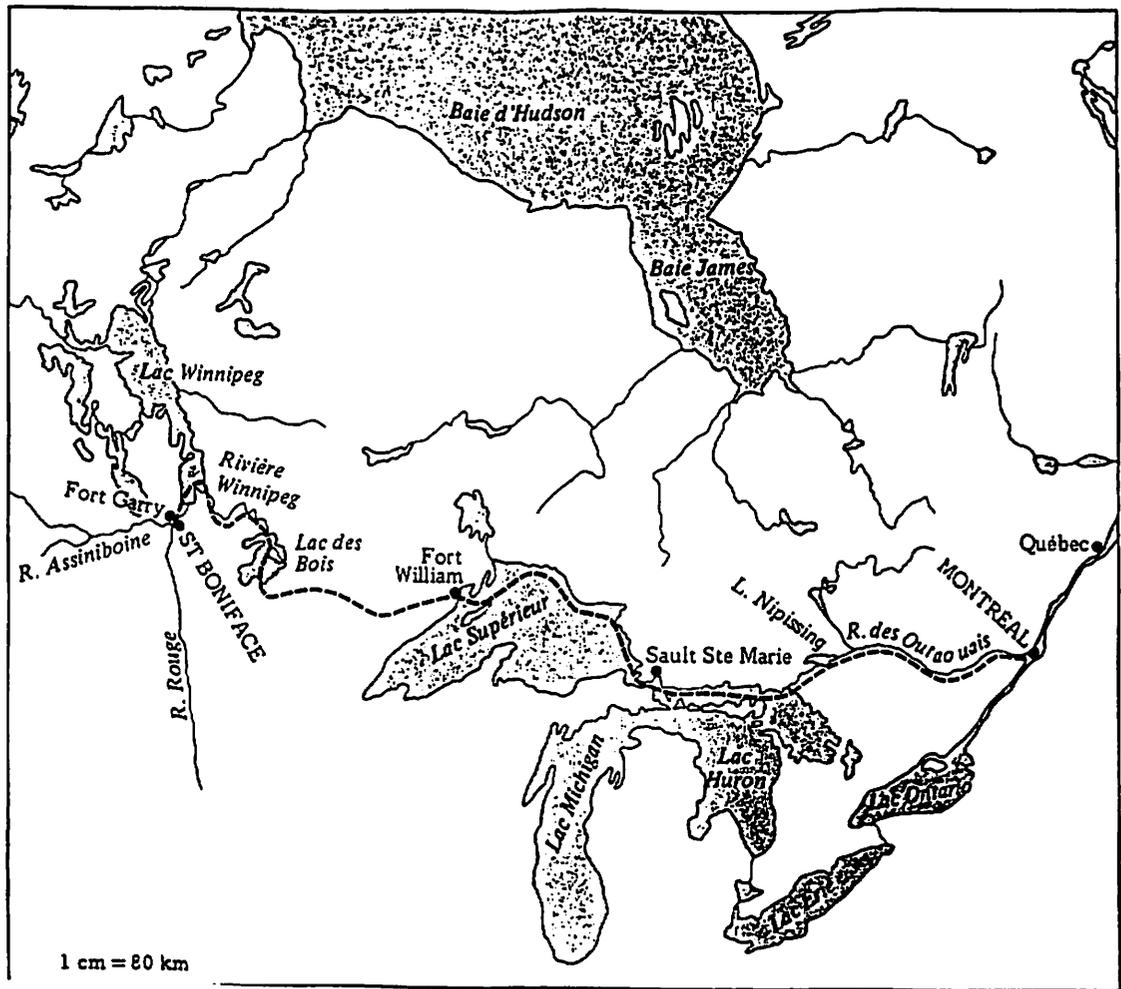
Nous fûmes heureuses de pouvoir donner l'hospitalité à trois familles, savoir Louis Galarneau et sa femme, Néron et sa femme et Félix Latreille, sa femme et leur quatre enfants. Tous se logèrent au grenier, parmi les tas de grains qui s'y trouvaient. ...

« L'eau continua à monter jusqu'au vingt mai, couvrant la terre de plus de cinq pieds de hauteur. Nous avions plus d'un pied et demi d'eau sur le plancher du premier étage, nous étions comme sur un vaisseau en pleine mer. Lorsque le vent agitait cette masse d'eau, les vagues se brisaient si violemment sur les murs de notre arche immobile, qu'elle en était toute ébranlée. Durant la nuit du 16 au 17 mai, le vent mugit avec tant de fureur que nous pensions être submergées d'un instant à l'autre.

Cette affreuse tourmente, qui nous donna une idée des tempêtes sur l'océan, se borna à nous enlever toutes nos perches et tout le bois que nous avions amoncelés avec tant de fatigue et de labeur. Heureuses, encore, étions-nous d'en être quitte à si bon marché. Le torrent dévastateur entraînait, des maisons, des granges, des étables. La grange d'un de nos voisins passa, un jour, si près de notre maison, que nous vîmes sur son toit de chaume, tout une basse-cour, jacassant joyeusement, tout comme si elle eût été dans son poulailler. Une maisonnette, poussée par le vent échoua sur le coteau en arrière de nos bâtiments. ...

Monseigneur et ses prêtres demeurèrent dans l'évêché, environné d'eau tout comme notre couvent. Le révérend P. Bermond venait tous les matins, en canot, pour nous dire la sainte messe. ...

Le 19 mai l'eau commença à baisser. Ce nous fut un rayon d'espoir, l'eau baissa de quelques lignes le lendemain, de quelques pouces, le jour suivant et continua depuis. Nous la voyions descendre avec grande satisfaction. Enfin, le 1 juillet l'eau s'étant retirée de dessus le plancher du premier étage, nous reprenions aussitôt possession de notre cuisine et notre réfectoire; puis, nous commençons de suite le grand ménage de la chapelle. »



Les Soeurs Grises et la colonie de la rivière Rouge

Dennis King

La Société Canadienne du Livre Limitée, 1983

« De l'année 1844 à l'an 1855, le service des pauvres n'a pas été négligé puisque durant ce laps de temps nos Soeurs ont fait, à domicile plus de six mille (6 000) visites. Les remèdes ont presque toujours été fournis gratis aux pauvres malades. »

**le 31 décembre 1854
Chroniques des Soeurs Grises Volume 1, page 306**

Moyenne de visites par années = 600

Moyenne de visites par jour = 1.7

STATISTIQUES

ANNÉE	SOEURS	NOVICES / POSTULANTES	MALADES	ORPHELIN.E.S	ÉLÈVESPENSIONNAIRES	ÉLÈVES EXTERNES
1844	4		2		1	53
1847	8	1	2			
1850	9	2	5	4	10	80
1853	13	1	3	5	15	96
1856	15	1	3	4	14	35
1859	20		3	16	17	35
1862	21	2	4	44	16	47

S^r Flavie Laurent

Née à Montréal le 21 août 1832 de Charles Laurent dit Lortie et Émélie Gougeon.

Elles reçoit son éducation chez les Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame.

À 16 ans elle se présente chez les Soeurs de la Providence qui la trouve trop jeune. Les Soeurs Grises l'acceptent.

Son noviciat est écourté de 3 mois pour qu'elle vienne à la Rivière-Rouge avec S^r Valade.

Lors du voyage, elles échappent à la mort en ratant le bateau vapeur qui les fera traverser le lac Érié. Le bateau coule emportant ses 300 passagers.

Elle sera enseignante, économe, fondatrice à St-Norbert et effectuera des visites à domicile.

« Soeur Laurent s'occupa surtout de la visite des pauvres et des malades. Les anciens de St-Boniface et de Winnipeg se rappellent,...la courageuse religieuse, accompagnée d'une enfant, et allant frapper à toutes les portes où il y avait de la souffrance. Elle passa ainsi des années à soigner les malades et à distribuer des aumônes aux nécessiteux. Protestants et catholiques, Anglais et Canadiens français, des deux côtés de rivière, l'avaient en vénération. »

La Liberté et le Patriote (?) le 25 mars 1925

Elle est décédée le 1 mars 1925 à l'âge de 93 ans.

S^r Marie-Xavier (Margaret Dunn)

Née à St-Jean, Terre-neuve le 10 juin 1837 de Michael Dunn et Elizabeth Kennedy.

Très tôt elle ressent une vocation religieuse, mais un défaut de naissance, il lui manque la main gauche lui enlève tout espoir de joindre une communauté religieuse.

Elle décide devient enseignante et offre ses services aux Soeurs Grises de la Rivière-Rouge. Elle arrive ici le 11 septembre 1853. Après 6 mois de bons services, les Soeurs l'acceptent au noviciat.

Elle travaillera pendant 33 ans au pensionnat de St-Boniface. Ensuite elle passera à l'Hôpital St-Boniface. Plus tard on la retrouve à la fondation de l'Hôpital d'Edmonton et l'École de Lestock.

Elle est décédée le 18 octobre 1897 à l'âge de 61 ans.

S^r Cécile Cusson

Née le 13 février 1821 dans la paroisse du St-Esprit comté de Montcalm au Québec de Jacques Cusson et Angélique Picard.

Elle entre au noviciat des Soeurs Grises de Montréal en juin 1845 et au mois d'août on l'envoie, encore postulante, à Rivière-Rouge.

On la décrit comme habile tisserande, fileuse, économe et cardeuse, elle «fait tourner son rouet avec une si prodigieuse activité, qu'elle fournit à laine nécessaire aux différents tissus et aux tricots, qui contribuaient à confectionner un trousseau pour les ouvriers évangéliques. »

Chroniques Volume 1

À la fin de sa vie « elle avait transformé sa cellule en atelier où elle réparait la vaisselle cassée, surtout les statues et les crucifix » .

Nécrologie

Elle est décédée le 20 juin 1906 à l'âge de 85 ans.

S^r Marie Withman

Née le 30 août 1807. Il y a peu de détails sur son enfance.

Un jour en assistant aux offices de Notre-Dame elle entend Mgr Provencher parler de ses missions lointaines.

Plus tard elle apprend que sa cousine S^r Valade accepte d'aller fonder la mission et elle désire la rejoindre.

Mgr Bourget l'encourage de se trouver une compagne. Son amie Cécile Cusson décide de la l'accompagner.

Elle se présente au noviciat des Soeurs Grises à l'âge de 38 ans. Elle est admise et sera envoyée à Rivière-Rouge lorsqu'elle est encore postulante.

Pendant 30 ans elle sera chargée de la lingerie des soeurs, du vestiaire de Monseigneur et des autres missionnaires.

Elle est décédée le 22 octobre 1875 à l'âge de 68 ans.

S^r Mary Curran

Née le 16 1831 à Montréal de Charles Curran et Sarah Kennedy.

À 15 ans elle se présente au noviciat des Soeurs Grises, elle y passera 1 ans et ensuite complétera son noviciat à Bytown (Ottawa) où elle fera sa profession perpétuelle en 1848. Elle sera enseignante.

En 1853, Bytown la prêtera à St-Boniface pour 5 ans.

À St-Boniface elle sera enseignante, chroniqueuse et secrétaire de Mgr Taché,. Parfaite bilingue, ses compétences sont très appréciés de tous.

Elle rentre à Montréal après avoir passé 34 ans à St-Boniface.

Elle est décédée le 25 février 1906 à l'âge de 75 ans.

S^r Rose Clapin

Née le 26 mars 1828 à Montréal de Joseph Clapin et de Marie Dominante dite Godefroy.

Elle entre au noviciat des Soeurs Grises en 1853.

En 1859 elle est nommée pour St-Boniface.

Elle est nommée supérieure en 1864 poste qu'elle occupera jusqu'en 1872

En 1873 elle veillera à la fondation de la mission à Fort Totten. Elle s'égaré en revenant de la ferme à Stump Lake et subit des engelures graves. Elle est atteinte de paralysie par la suite. Dix ans plus tard, elle est rappelée à Montréal en 1888.

Elle est décédée en 1898 à l'âge de 70 ans.

S^r Ste-Thérèse (Teresa McDonnell)

Née le 9 février 1835 à St. Andrews en Ontario de Angus McDonnell et Margaret McDonald (morte en lui donnant naissance)

Elle reçoit son éducation des Soeurs de la Charité d'Ottawa à Cornwall, Ontario.

Elle entre au noviciat des Soeurs Grises d'Ottawa le 31 janvier 1851 contre la volonté de son père.

En 1855, les soeurs de Bytown la prête à St-Boniface pour 3 ans.

Après ses heures d'enseignement elle parcourt les prairies pour soulager les malades, on l'appelle "la bonne mère des pauvres, guérisseuse du Bon Dieu.

Quand le temps du prêt est écoulé, la population ne veut pas laisser partir "Not Soeur Docteur". Les gens l'enlève de sa caravane et la ramène à St-Boniface.

Vu sa grande popularité auprès de la population, la supérieure de Bytown la cédera à St-Boniface.

Elle continue son travail auprès des gens et en 1871 elle fonde l'Hôpital général de Saint-Boniface.

Elle passe les 16 dernières années de sa vie à l'infirmerie où elle se dévoue à écrire aux Soeurs Grises missionnaires dans des endroits très éloignés.

Elle est décédée le 4 novembre 1917 à l'âge de 82 ans.

S^r Fisette (Marie-Justine Dupuy)

Née le 1 novembre 1829 à Contrecoeur, comté de Verchères de Louis Dupuy et Marguerite Fisette.

Elle reçoit son éducation des Soeurs des Saints Noms de Jésus et Marie à Longueil.

Elle entre au noviciat des Soeurs Grises de St-Hyacinthe en 1847.

En 1850, elle fait le voyage à la Rivière-Rouge avec Sr Valade.

Elle est une excellente enseignante, et sera supérieure de plusieurs missions.

En 1905, la surdité l'oblige de démissionner de son poste d'assistante.

Elle est décédée le 17 septembre 1914   l'âge de 85 ans.